

HISTOIRE DE LA COLONIE FRANÇAISE EN CANADA.

DEUXIEME PARTIE.

LA SOCIÉTÉ DE NOTRE DAME DE MONTREAL COMMENCE A RÉALISER LES RELIGIEUX DESSEINS DES ROIS DE FRANCE.

(Suite.)

XI.

Supplices des prisonniers Algonquins conduits au pays des Iroquois.

Lorsque toutes ces victimes arrivèrent au pays des Iroquois, on les reçut avec les cris, les huées, les coups de bâton et les feux ordinaires dans ces circonstances. On donna la vie aux femmes et aux filles, ainsi qu'à deux petits garçons. Quant aux hommes et aux jeunes gens capables de lancer un javalot, ils furent distribués en diverses bourgades pour y être brûlés, bouillis et rôtis ; le chrétien qui faisait les prières publiques fut grillé et tourmenté d'une horrible façon. Jamais il ne jeta un seul cri ni ne donna le moindre signe de faiblesse, ayant toujours les yeux levés au ciel, au milieu de ses tourments. On commença de le tourmenter avant le coucher du soleil, et on le brûla toute cette nuit, depuis la plante des pieds jusqu'à la ceinture : le lendemain, depuis la ceinture jusqu'à la tête ; sur le soir les forces lui manquant, on jeta dans les flammes son corps ainsi tout grillé.

XII.

La femme de Jean-Baptiste arrive fugitive à Villemarie.

La défaite des Algonquins était arrivée le 5 mars 1647. Le 8 juin suivant, parut au-dessus de Villemarie un canot, dans lequel on ne voyait qu'une seule personne. Quelques-uns, s'étant approchés pour la reconnaître, furent très-étonnés de trouver dans le canot Marie, femme du brave Jean-Baptiste, massacré récemment. On la conduisit aussitôt dans la chambre de M. d'Ailleboust. Ses larmes et ses sanglots, qui lui ôtaient la parole, furent le préambule de sa harangue et touchèrent de compassion tous les assistants. Madame d'Ailleboust, qui avait toujours eu beaucoup d'affection pour elle, lui dit en sa langue qu'elle cessât de s'attrister, puisqu'elle se voyait enfin parmi ses parents et ses amis.—“ Et c'est cela même, dit-elle, qui excite mes larmes et fait revivre ma douleur. Voyant les personnes et les lieux où l'on m'a témoigné tant d'amitié ainsi qu'à mon pauvre mari et à mon enfant, je ne puis retenir mes larmes. Il y a longtemps qu'elles étaient taries, et quand je vous ai vue, elles sont sorties de mes yeux malgré moi.” Portant ensuite ses regards pleins d'angoisses sur madame d'Ailleboust et sur les autres dames, qui lui prodiguaient mille témoignages de tendresse et de compassion, elle fait tout ce qui est en son pouvoir pour dissimuler sa douleur ; mais elle ne peut se contraindre plus longtemps, et donne enfin un libre cours à ses pleurs.